

LA

POLOGNE

NE PÉRIRA PAS



*Amalia Cukierówna*

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET GALERIE D'ORLEANS.

—  
1863

1840

Wm. L. G.

LA POLOGNE

NE PÉRIRA PAS

LA POLOGNE

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C<sup>e</sup>

Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3

NE PIERRE PAS



LA TOLOGNE

NE PERIRA PAS

PLANT OTRPOW I KALIBROW

417757



K. 3175 / 70

# LA POLOGNE

## NE PÉRIRA PAS



### I

La Pologne, après plus de trente ans d'un silence qui semblait justifier les paroles faussement attribuées à Kosciusko, tombant sur son dernier champ de bataille, *Finis Poloniae*, réclame de nouveau sa liberté les armes à la main. Grâce à l'ignorance où l'on est généralement des véritables actes du gouvernement russe et à la perfide habileté de sa politique, on croyait le peuple polonais réellement mort. Aussi les premières nouvelles de l'insurrection ont-elles été accueillies avec indifférence par les uns, incrédulité par les autres, étonnement par tous. La durée prolongée de cette lutte du désespoir, la surprise et l'indignation causées par la barbarie de la répression, au moment où l'on célébrait la marche rapide de l'Empire russe vers la civilisation, la maladroite intervention du gouvernement prussien, ont enfin appelé l'attention de tous sur ce malheureux pays.

Témoin, pendant un séjour prolongé en Russie, des actes du gouvernement russe, de la fausseté de sa civilisation, du peu de valeur des réformes essayées et de la vitalité de cette nation polonaise que l'on croyait morte, nous avons écrit ces pages pour rectifier quelques erreurs de l'opinion, erreurs fatales à cette cause juste entre toutes.

Avant de raconter les événements qui depuis deux ans se passent en Pologne, et d'essayer de prouver que non-seulement cette nationalité n'est pas morte, mais encore que son rétablissement est possible et prochain, que l'on nous permette de rendre ici un hommage éclatant au patriotisme des femmes polonaises.

Le rôle glorieux que les femmes jouent en Pologne n'est point une

exception. Dans l'ancien monde, mais surtout depuis que le Christ a affranchi la femme et en a fait ce qu'elle est réellement, la compagne et non la servante de l'homme, elle nous a donné les plus beaux exemples de dévouement. A toutes les époques de l'histoire des peuples européens apparaissent de grandes figures de femmes saintes ou héroïques, et la France peut en réclamer beaucoup. Depuis longtemps le patriotisme des femmes polonaises est devenu historique, mais jamais encore l'ensemble n'en avait été aussi merveilleux. Ce n'est point un fait accidentel, un de ces élans d'enthousiasme qui parfois, saisissant le cœur humain, transforme l'homme en héros, et le rend pour un temps capable des plus grands sacrifices. Non, c'est une persévérance à nulle autre égale; les femmes polonaises poursuivent un but, regardant toujours en avant, sans se laisser arrêter par les obstacles; elles veulent vivre Polonaises ou mourir. Aucun sacrifice ne leur coûte, aucune humiliation ne les rebute, la longueur de l'épreuve ne fatigue point leur patience. Voilà deux ans que les bourreaux s'acharnent sur leurs victimes, abreuvent tout un peuple d'ignominie, le tuent tantôt à coups de baïonnette, tantôt à coups de fouet, et, joignant la dérision à la barbarie, massacrent et insultent; voilà deux ans que le courage, l'abnégation et la volonté des femmes ne se lassent point; louant les forts, soutenant les faibles, parant à toutes les défaillances; mères, épouses, fiancées, elles renieraient l'homme désertant la cause de la patrie. — On peut affirmer que la Pologne sera sauvée par les femmes, et le jour du triomphe, la plus grande part de la victoire leur sera due.

En un jour, elles ont spontanément renoncé à tout ce qu'elles aiment; plus de bals, plus de théâtres, plus de parures, plus d'amoureux refrains; la patrie est en larmes, chacune de ses filles doit porter le deuil, et des frontières de l'Autriche aux limites de la Lithuanie chaque femme, sans exception, revêt la robe noire. Ni les menaces, ni l'exil, ni le fouet, ni la perte de la fortune, ni les insultantes audaces de la police russe, — tous ces moyens ont été employés, — n'ont pu les intimider. Leur ténacité lasse jusqu'à leurs bourreaux; ils sont effrayés de cette froide énergie; ils tremblent que l'Europe ne s'éveille enfin au récit de ces odieuses persécutions. Pour dépeupler le pays et anéantir cette nationalité obstinée, l'empereur Nicolas fit enlever les adultes, puis ensuite les enfants, malheureuses petites victimes qui mouraient par milliers sur les chemins. Aujourd'hui, les conseillers de l'empereur Alexandre ont commencé à se saisir des hommes faits et des jeunes gens; ils enlèveront peut-être aussi les

enfants de 1863. Mais tous ces moyens ne valent rien. Russes, si vous voulez tuer définitivement la Pologne, faites périr les Polonais, tant qu'elles vivront, cette nationalité ne pourra être étouffée.

Il y a un curieux rapprochement à faire au sujet du soulèvement actuel de la Pologne : les faits qui l'ont amené ont pris naissance pendant la réunion, à Varsovie, des trois héritiers des trois souverains par qui ce pays fut démembre.

Cette réunion eut lieu vers la deuxième quinzaine du mois d'octobre 1860 ; avant cette époque il s'était produit quelques légers symptômes d'agitation ; mais alors la manifestation prit un caractère d'unanimité. Les souverains se trouvèrent isolés ; les propriétaires présents à Varsovie se retirèrent à la campagne pour ne point assister aux fêtes officielles ; ceux qui ne purent quitter la ville s'abstinrent sous divers prétextes, et c'est à peine si l'on aperçut quelques robes au milieu des uniformes de toutes couleurs dont étaient remplis les salons du prince Gortchakoff. Le théâtre fut également délaissé par les femmes. Les Russes, habiles à tromper, proclamaient bien haut que l'impopularité de l'empereur d'Autriche était la seule cause de ces abstentions. En effet, les années précédentes, S. M. Alexandre II avait été reçu avec sympathie. Après le règne cruel de l'empereur Nicolas, on voyait en lui le grand redresseur de torts, on espérait ; la moindre réforme eût fait du tzar un souverain populaire. Mais en 1860, cinq ans s'étaient écoulés, et rien n'était changé ; les abus, les vexations avaient continué comme par le passé. L'Europe était agitée, l'Italie venait d'être délivrée par les armes de la France, la Hongrie semblait vouloir réclamer impérieusement sa séparation de l'Empire d'Autriche. La Pologne seule paraissait morte ; beaucoup croyaient que l'empereur Nicolas l'avait bien tuée. L'abstention unanime aux fêtes don-

nées aux souverains réunis fut la première manifestation sérieuse; l'orage devait aller toujours grandissant. Varsovie, l'âme de la Pologne, avait donné le signal du réveil; les provinces du royaume, aussi bien que la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie prêtaient l'oreille et attendaient.

Ce qui caractérise l'administration russe, c'est la nullité et l'indécision; en temps ordinaire elle vole, en temps de trouble elle tue; mais entre ces deux termes elle ne peut rien. Dès qu'un fait imprévu se produit, elle est dans le plus grand désarroi; n'ayant derrière elle que des traditions de sang; elle y revient forcément, quelque légère ou quelque grave que soit la faute. Dans les événements que nous allons raconter, nous verrons se produire cette incertitude, causée par l'imprévu; puis à l'hésitation succédera la répression à outrance, la fusillade toujours et quand même.

C'est là la fatalité du gouvernement autocratique: aucune règle, aucune loi ne peut exister de concert avec ce principe, la volonté du Tzar; comme il ne peut ni tout faire ni tout vouloir lui-même, le caprice règne de haut en bas, et lorsque les circonstances exigent une résolution basée sur la justice, la morale, la religion ou seulement une habile politique, elle est impossible à prendre, car la justice, la morale, la politique, la religion, en Russie, c'est la volonté du Tzar, qu'il s'appelle Paul, Nicolas ou Alexandre.

Du mois d'octobre 1860 au mois de février 1861, époque où la Société agronomique tenait ses séances, les manifestations étaient devenues plus importantes. La ville entière y prenait part: femmes, enfants, vieillards, catholiques et juifs. Le 25 février, le premier sang coule; le 27, un général commande le feu; beaucoup de personnes sont blessées, cinq sont tuées, dont deux membres de la Société.

Le prince-licutenant Gortchakoff est effrayé du sang versé; il désavoue le général qui a ordonné de tirer. Varsovie tout entière est électrisée. Le 28, hommes et femmes prennent le deuil en ville, et à mesure que les nouvelles pénètrent en province, le deuil s'étend et devient général. Le prince Gortchakoff permet, comme expiation et preuve de son innocence, l'enterrement public des victimes. Plus de cent mille personnes y assistent. Une adresse est rédigée avec le consentement du prince-licutenant; tout le monde signe: prêtres, rabbins, fonctionnaires. L'ordre est maintenu par les soins d'une délégation municipale, et jamais la ville n'a été aussi tranquille. Si à ce moment l'empereur Alexandre avait accordé quelques réformes sérieuses, donné suite à ses promesses si souvent renouvelées, nul doute

que tout ne fût rentré dans l'ordre. Au lieu de se conduire ainsi, le gouvernement russe tempore, promet toujours, et à la place de réformes justement réclamées, on envoie de Saint-Petersbourg par le télégraphe, des grâces impériales. Leur application ne répond même pas au programme annoncé, mais sert de prétexte à la dissolution de la Société agronomique dont on redoute la popularité. Le 6 avril, le décret de dissolution paraît; le 7 et le 8 les manifestations recommencent, protestations imposantes mais pacifiques. Alors le gouvernement russe, qui a eu le temps de réunir ses forces, ne connaît plus de bornes. Les soldats sont massés dans les rues, et la fusillade commence.

Comment redire les horreurs d'une pareille journée; d'un côté, une soldatesque armée, de l'autre, une multitude inoffensive, composée de vieillards, d'enfants, d'hommes, faits et surtout de femmes. Les soldats tirent sur cette foule, dans laquelle chaque balle doit faire une victime; alors, au lieu de fuir éperdue, elle tombe à genoux, entonne des cantiques et meurt en se découvrant la poitrine, sans reculer d'un pas. L'armée russe triomphe, il y a des cadavres partout; de tous côtés on enterre, et ceux que l'on ne peut faire disparaître assez vite sont jetés dans la Vistule, sombres messagers chargés d'apprendre aux riverains du fleuve la victoire des Russes.

Quelques jours après ces massacres dont il est l'auteur, Gortchakoff va rendre ses comptes à Dieu, et le général Soukhozaneth, ministre de la guerre, lui succède provisoirement. C'est à cette époque que les manifestations prennent un caractère tout à fait religieux. Traqués dans les rues, sur les places publiques, fusillés à bout portant, les rassemblements ne sont plus possibles. Assez de victimes sont tombées; c'est au pied des autels que la Pologne exhale ses plaintes, et ce sont les femmes surtout qui continueront le mouvement.

C'est alors que le comte Lambert est envoyé comme lieutenant du royaume. Une nouvelle phase commence. Les Russes, effrayés du retentissement que les fusillades peuvent avoir en Europe, ne doivent plus tuer qu'avec la croix des fantassins, le fouet ou la lance des cosaques.

### III

L'arrivée du comte Lambert en Pologne fut le signal d'un temps d'arrêt dans cette répression sans limites. Jeune, d'origine française, n'étant lié avec la vieille politique russe ni par les traditions de sa famille ni par ses propres antécédents, il fut accepté comme un messager de paix.

À peine installé à Varsovie, il arrête les mesures arbitraires, il écoute toutes les plaintes, s'enquiert de tous les besoins. On commence à croire que l'empereur Alexandre se décide enfin à tenir ses promesses ; la mansuétude va même trop loin ; certains faits punissables en tout temps et chez tous les peuples, restent sans répression. Est-ce faiblesse, espoir de ramener les esprits par une douceur poussée à l'excès, ou un plan infernal arrêté à l'avance ? On l'ignore encore aujourd'hui.

Suivant une déplorable habitude de méfiance innée dans l'administration russe, en même temps que le comte Lambert était nommé lieutenant du royaume, le général Gerstenzweig arrivait comme gouverneur militaire de la ville. Quelles étaient ses instructions particulières et secrètes, on ne le savait pas ; mais le désaccord devait se manifester bientôt d'une manière terrible.

Six semaines après l'arrivée du comte Lambert, le vieil archevêque, Monseigneur Fialkoski, mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Ses obsèques donnèrent lieu à une immense manifestation. Le gouvernement permit tout, jusqu'à l'exhibition des bannières et des couleurs nationales de l'ancienne Pologne.

Mais le lendemain, 15 octobre, la ville était occupée militairement ; les patrouilles circulaient dans toutes les rues, l'état de siège était proclamé.

Le 16 octobre, un service commémoratif de la mort de Kosciusko

devait avoir lieu dans presque toutes les églises. La population s'y rendit en foule, et les magasins, malgré l'amende qui frappait leurs propriétaires, restèrent fermés.

Lorsque les fidèles eurent pénétré dans les églises, ordre fut donné de les cerner. Deux surtout furent gardées à vue, de onze heures du matin à la nuit. On fit offrir aux femmes de sortir seules à travers les rangs des soldats; toutes refusèrent, voulant partager le sort des hommes.

Pendant ce temps, la ville avait été abandonnée aux Cosaques; ils allaient par les rues, frappant les passants avec la lance, avec le fouet, les renversant sous les pieds des chevaux, n'épargnant personne. *Étrangers*, Russes, Polonais, vieillards, femmes et enfants, leur servirent de victimes; c'était pour eux jour de grande fête.

A moins de laisser mourir de faim les personnes enfermées dans les églises, il fallait en finir. Le télégraphe demanda des ordres une partie de la nuit à Pétersbourg. Que répondit-on?... A trois heures du matin les portes sont enfoncées; les soldats se ruent dans l'intérieur, chassent la foule à coups de crosse et à coups de fouet; en même temps, on dépouille ceux qu'on frappe; on arrache habits, montres, bijoux; plusieurs sont précipités du haut des orgues sur les dalles; les femmes sont ramenées chez elles par la police, les hommes conduits en masse à la citadelle.

Après la violation des églises par les Cosaques, il s'est passé un fait dont on n'a pas encore l'explication. Le général Gerstensweig, commandant militaire de Varsovie, se brûle la cervelle, et le comte Lambert part précipitamment pour l'étranger.

Le corps du général gouverneur militaire fut transporté à Pétersbourg. Nous l'avons vu arriver dans une ville de Lithuanie, par une nuit noire et pluvieuse; le vent du ciel avait éteint les torches, on ne pouvait distinguer quel était ce lugubre cortège, s'avancant dans la nuit. Il nous sembla voir passer la justice de Dieu : la Russie fuyant dans l'ombre le théâtre de ses crimes, chassée par le mépris des peuples.

IV

Nous venons de voir comment les Russes entendaient maintenir légalement leur autorité, contestée dans le royaume de Pologne par des manifestations pacifiques et sans armes ; nous avons vu comment ils accordaient la répression et l'humanité ; ils agirent de même dans les anciennes provinces polonaises annexées depuis longtemps. Cependant les manifestations commencées plus tard avaient une importance bien moindre : le deuil général des femmes, quelques cantiques chantés dans les églises, deux ou trois tentatives de procession et ce fut tout. Mais le prétexte fourni suffisait à l'administration russe pour user de la force brutale et satisfaire plus largement ses instincts de rapine et d'oppression. Au lieu de calmer l'agitation naissante, on l'excite par les mesures les plus arbitraires, et pour empêcher quelques femmes de chanter, — car elles seules entretiennent le mouvement, les hommes des villes appartenant presque tous aux chancelleries russes s'abstiennent ; — on augmente les garnisons, on coupe pendant des semaines entières les communications, on remplit les maisons particulières de garnisaires, et enfin on proclame partout l'état de siège, traçant ainsi les limites des territoires que l'on craint de perdre.

Aussi, grâce à l'uniformité de la répression, l'uniformité de haine existait dans la Pologne et les provinces anciennement annexées, lorsqu'on jugea, à Pétersbourg, que l'heure était venue d'envoyer, pour lieutenant de l'Empereur, son frère lui-même, le grand-duc Constantin. Si la Russie avait voulu accomplir enfin quelques réformes, le moment pouvait être propice.

Pendant deux ans les Polonais, en se laissant héroïquement tuer, avaient de nouveau affirmé leur volonté de vivre libres ; ils pouvaient maintenant attendre l'avenir et accepter, tout en faisant leurs réserves, les bienfaits du gouvernement russe. D'un autre côté l'armée,

nombreuse et maitresse partout, empêchait toute manifestation. Une tranquillité relative régnait donc. En exécutant ses promesses, la Russie n'avait point l'air de céder à une pression intérieure, et elle mettait aux yeux de l'Europe un semblant de légalité de son côté.

Mais tant qu'il ne s'est pas agi d'oppression, quand la Russie a-t-elle été fidèle à la foi jurée ?

Le grand-duc Constantin arrive, accompagné, comme premier ministre, du marquis Wielopolski. Nous ne ferons point ici l'historique de ce marquis : nous dirons seulement qu'après la dissolution de la Société agronomique, en partie son fait, tantôt en faveur, tantôt en disgrâce à Saint-Petersbourg, il n'avait pas su gagner la sympathie de ses compatriotes ; ces derniers veulent la séparation complète d'avec la Russie ; le marquis Wielopolski croit non-seulement la Pologne possible sous le joug moscovite, mais il est partisan fougueux du panslavisme, idée fatale à l'Europe, si jamais elle se réalise. Ce choix était donc impolitique aux yeux des Polonais ; mais il pouvait passer pour une concession aux yeux de l'Europe, ignorante des projets de ce Polonais ministre.

Nous ne suivrons point pas à pas la nouvelle administration du grand-duc. Ce n'est qu'une suite de promesses sans exécution. De temps en temps on publie dans les journaux un ukase destiné à faire connaître la magnanimité du gouvernement, mais ce ne sont que mensonges, témoin l'ukase promettant le retour aux Polonais des biens confisqués. Officiellement annoncé par le télégraphe, on donne aux journaux le temps de publier et de louer cet acte de magnifique réparation, puis quelques jours après le texte de la pièce lui rend sa vraie signification, une mystification ; mais l'opinion est faussée, car le plus souvent elle se contente de l'annonce du fait sans en étudier les détails. Pendant trois mois, le recrutement est annoncé, démenti, réannoncé, et enfin exécuté de la manière que chacun sait aujourd'hui. C'est à ce résultat qu'aboutissent deux années de sang versé, de vexations et de crimes de tous genres ; c'est pour cela que se succèdent quatre ou cinq lieutenants du Tzar, dont le dernier est le frère lui-même de l'Empereur. C'est là tout ce que la Russie avoue pouvoir faire pour les peuples dont elle a la garde. Sa douceur, sa patience, son habileté administrative sont épuisées par tout ce qu'elle a tenté pour ce peuple ingrat ; l'heure de la répression n'est-elle pas venue ?

V

Tel est le récit sommaire et exact des graves événements dont la Pologne a été le théâtre pendant ces dernières années. La politique russe n'a pu cacher les principaux actes de cette tragédie, mais elle a cherché à en dénaturer le sens et à en affaiblir la portée. Il était donc important de rétablir la vérité, quelque horrible qu'elle soit, et de faire connaître le sens vrai des événements accomplis.

Les Polonais ont voulu rappeler à l'Europe qu'elle avait été trompée à leur sujet, et que la réparation de l'injustice commise contre eux n'était point impossible, puisque, grâce à leur énergie, elle n'était pas allée jusqu'à la mort. Connaissant leur faiblesse vis-à-vis de leurs ennemis, ils ont voulu manifester leur existence par des moyens légaux et pacifiques. Les Russes ont répondu par la tuerie ; ils l'ont acceptée à genoux, désarmés, se découvrant la poitrine devant les balles, mais se refusant à donner, par la résistance, un prétexte à la rage sanguinaire de leurs oppresseurs. La protestation a été unanime, tous y ont pris part, hommes et femmes, prêtres et laïques, juifs et chrétiens. Le sang de tous a coulé et s'est mêlé pour affirmer à l'Occident une pensée commune. Si à la fin le mouvement est sorti des voies pacifiques, c'est qu'on l'y a forcé. Mieux que nous les Russes ont compris la portée de cette manifestation, mieux que nous ils comprennent l'importance de l'asservissement de la Pologne pour l'accomplissement de leurs projets sur l'Occident. C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut chercher la signification des paroles de S. M. Alexandre II, prononcées à Varsovie à une époque où le pays était tranquille et où il attendait, confiant en la justice tant vantée du fils de Nicolas : « *Surtout pas de rêveries,* » c'est-à-dire résignez-vous à perdre votre nationalité ; vous nous êtes absolument nécessaires pour la réalisation de nos projets ; sans la possession de votre territoire, l'Occident nous est

fermé; vous voyez donc qu'il serait absurde de penser que jamais nous reconnaitrons votre existence, nous ferons droit à vos aspirations. En forçant la Pologne à prendre les armes, les Russes ont voulu éteindre dans le sang cette constante revendication d'une justice toujours refusée, ne pas donner à l'Europe le temps de se rendre un compte exact de l'importance du rétablissement de la Pologne. Ils ont espéré que lorsque le sang aurait étouffé les cris des victimes, le silence se ferait. L'Europe a besoin de repos et le désire; ils ont pensé qu'en l'empêchant d'entendre les réclamations fondées d'une nationalité qui ne veut pas mourir, ils obtiendraient l'autorisation tacite de continuer l'œuvre de Nicolas, sans dérangement, à huis-clos. C'est à l'Occident à voir s'il veut octroyer cette permission et abandonner, pour quelques jours d'un repos factice, ses plus graves intérêts.

Nous avons rompu avec le passé, nous cherchons aujourd'hui à préparer l'avenir à l'aide de principes différents de ceux que le moyen âge avait légués à nos pères; héritiers forcés de ce passé, nous n'en acceptons cependant l'héritage que sous bénéfice d'inventaire, nous réservant, dans notre intérêt et celui des générations futures, de réparer les injustices commises. Afin de ne pas voir notre marche en avant constamment entravée, nous déblayons la route, c'est le devoir et la tâche de notre époque. Il faut donc avoir le courage de contempler en face le travail qui nous incombe; il faut, puisque le temps en est venu, aborder cette question polonaise, cause de trouble et d'agitation depuis plus d'un demi-siècle, peser les raisons pour elle et contre elle, et se décider, soit à la rétablir, soit à l'abandonner à jamais, suivant que nos intérêts, notre devoir et la justice nous le conseilleront. L'heure est venue de prendre un parti; la défaite de l'insurrection actuelle n'enlèverait rien à l'importance de la question; il faut à tout prix faire la lumière là où l'on a voulu faire la nuit, savoir enfin qui a raison, des Polonais qui s'obstinent à vivre ou des gouvernements qui s'obstinent à les laisser mourir.

Le problème doit se poser le plus radicalement possible; il faut laisser de côté les solutions mixtes et indéfinies, le dégager de toute considération secondaire, et le réduire à ceci : La Pologne doit-elle périr, avec son nom, sa langue et ses mœurs, ou doit-elle être rétablie forte et indépendante. Toute autre condition d'existence, l'autonomie entre autres, avec le tzar pour roi, ne peut être regardée que comme une cause de troubles sans cesse renaissants, et un acheminement à l'indépendance absolue. — Examinons donc successivement les deux termes de la question.

VI

Peut-on anéantir complètement la Pologne? Si, dans aucun cas, le passé a su répondre de l'avenir, n'est-ce pas lorsqu'il s'agit de la Pologne? La nationalité de ce peuple remonte à douze siècles. A la suite de ses discordes intestines, de ses fautes et de ses malheurs, elle a été démembrée plusieurs fois et livrée par morceaux à la fantaisie de ses plus cruels ennemis; en dernier lieu, pendant trente ans, le tzar Nicolas, ce dieu de la force brutale, a pu se permettre, dans le royaume de Pologne, les caprices les plus barbares, sans jamais rencontrer la moindre opposition de la part de Dieu ou des hommes; cependant, malgré cette toute-puissance, le but poursuivi, l'anéantissement de la nationalité polonaise, n'a pas été atteint. Dans toutes les anciennes provinces, on parle la langue polonaise, les mœurs sont polonaises, la haine de l'oppresser est toujours aussi vivace. La séparation est complète entre le vainqueur et le vaincu. Lorsque le temps est au calme, dans une fête publique, on peut bien voir côte à côte Polonais et Russes; mais la famille polonaise est murée pour le Russe. Les hommes, forcés par des relations d'affaires ou de services, se rencontrent et se parlent, les femmes, jamais. La première pensée qu'une Polonaise fait naître dans l'esprit de son enfant, c'est la pensée de sa nationalité et de la haine des Russes, la première prière qu'elle lui apprend est pour demander à Dieu l'affranchissement de sa patrie. L'enfant grandit et vit dans la société polonaise, il se marie avec une Polonaise; forcé de servir dans l'administration ou l'armée russe, il affirme constamment sa nationalité; il a sucé cet amour de la patrie avec le lait, il ne l'oubliera pas plus qu'il ne peut oublier sa mère.

Ces faits, exactement vrais pour les provinces annexées depuis longtemps à la Russie et que cette dernière prétend s'être assimilées, le sont à plus forte raison pour le royaume de Pologne. Les provinces passées

sous le joug de l'Autriche et de la Prusse nous offrent les mêmes résultats.

Des trois puissances co-partageantes, la Prusse est celle qui traite ses nouveaux sujets avec le plus de douceur, tout en cherchant à leur faire oublier leur origine ; y est-elle parvenue ? et cependant comme richesse et bien-être, les provinces polonaises de la Prusse ne peuvent point être comparées aux pauvres provinces russes. Demandez-leur donc si elles se reconnaissent allemandes. Le roi Guillaume se charge lui-même de répondre à cette question. Le traité qu'il vient, dit-on, de passer avec la Russie, l'état de siège qu'il veut proclamer dans certains districts, cette absence de sens moral qu'il laisse voir vis-à-vis des principes adoptés par la politique des nations civilisées, ne sont-ce pas autant de preuves convaincantes en faveur de la proposition que nous soutenons ?

L'Autriche a essayé d'un autre moyen, mais elle n'a pas été plus heureuse ; elle a fait massacrer les propriétaires par les paysans et a enrichi ces derniers des dépouilles des victimes, croyant ainsi éteindre le sentiment national qu'elle supposait n'exister que chez les nobles. La Gallicie est aujourd'hui plus polonaise que jamais, et elle ira rejoindre les autres provinces, ses sœurs, quand l'heure marquée par la Providence aura sonné.

La nationalité polonaise est trop vivace, elle a été affirmée à la face du monde par trop de sang, pour que tout homme de bonne foi ne reconnaisse l'impossibilité de la détruire autrement que par le massacre complet de la nation tout entière : c'est le dernier moyen qu'il reste à mettre en œuvre.

Laissant de côté la question d'humanité, admettons la possibilité de cet anéantissement ; avant de donner aux Russes la libre disposition de tant de vies humaines, n'est-il pas de toute nécessité d'examiner si l'Occident a un intérêt quelconque à cette destruction systématique, à cette effroyable Saint-Barthélemy ?

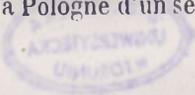
Interrogeons tour à tour l'histoire, la civilisation et la paix du monde.



VII

Une des principales causes des malheurs de la Pologne a été, lors du premier partage de cet infortuné pays, l'ignorance où se trouvait l'Occident de ses vrais intérêts. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, la Russie n'avait révélé à l'Europe son existence que par le récit des crimes horribles commis à la cour des Tzars. Dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, elle s'annonça patronée et prônée par les philosophes, par ceux-là même dont les écrits et les idées devaient amener plus tard la grande révolution de 89. Respectés et aimés des peuples pour les grandes idées dont ils se faisaient les vulgarisateurs, lorsqu'ils ont loué les instincts et les actes de Catherine, ils ont obtenu créance et ont largement contribué à fausser l'opinion sur la véritable portée de l'acte inique accompli aux dépens de la Pologne. Si le gouvernement russe avait eu la millième partie du génie que lui prêtaient ses flatteurs, nul doute que la cause polonaise n'eût été complètement abandonnée par les peuples comme elle l'était par la diplomatie ; mais il est loin de justifier des qualités qui lui sont si souvent et si gratuitement accordées.

Toujours barbare dans ses actes, inhabile dans son administration, la Russie a entretenu par ses cruautés inutiles la sympathie des peuples d'Occident, et surtout de la France, pour cette malheureuse victime de son ambition. Les peuples se sont bien plus émus de la barbarie moscovite que de l'iniquité du partage et des désastreuses conséquences qu'il entraînait pour le repos de l'Europe. C'est par ses souffrances bien plus que par ses droits et son importance que cette nationalité n'a pu être étouffée. C'est à cette ignorance de nos vrais intérêts que remonte l'indifférence de la politique pour cette grave question. C'est là la vraie cause de la faute de Napoléon I<sup>er</sup>, pouvant par deux fois reconstituer la Pologne d'un seul mot et ne le faisant pas.



Cette défaillance de son génie n'a pas d'autre raison ; instinctivement, il comprenait l'importance de cet acte de réparation, mais pratiquement il n'a trouvé personne autour de lui pouvant le renseigner et lui fournir les preuves matérielles que son génie entrevoyait. Lorsqu'il a jugé l'Europe et lui-même dans ces pages immortelles écrites à Saint-Hélène, n'a-t-il pas dit : « Avant un demi-siècle l'Europe sera républicaine ou cosaque. » C'est-à-dire les idées du progrès, les droits des peuples, la démocratie enfin, seront tellement répandus en Europe, qu'elle n'aura rien à redouter des principes contraires professés par la Russie et les gouvernements de droit divin. S'il en est autrement, l'absolutisme, qui prend Dieu pour patron, aura étouffé les principes de la révolution française, les aberrations de l'autocratie imposées par les hordes russes domineront partout, une nouvelle ère de barbarie commencera sous la protection des lances cosaques, et il se passera longtemps avant que l'humanité puisse reprendre sa marche en avant. C'était la pensée de Napoléon I<sup>er</sup>, c'est pour empêcher l'exécution de la deuxième partie de cette prophétie qu'a eu lieu la guerre de Crimée ; nous avons détruit les armées de la Russie, appauvri son commerce, obéré ses finances ; mais ces pertes se réparent avec le temps, le danger peut renaître aussi fort, ce n'était donc pas le moyen efficace pour détourner de l'Occident la menace de l'asservissement russe. Le moyen le seul possible se présente de lui-même, c'est le rétablissement de la Pologne. L'histoire, qui nous apprend pourquoi cette nationalité a failli périr, nous apprend aussi quels sont nos véritables intérêts.

Le premier partage de la Pologne a-t-il été amené par la décadence de cette nationalité ? Avait-il pour but l'affranchissement des peuples soumis à sa domination ? Était-ce un Empire malade comme celui de la Turquie ?... Rien de tout cela ; le premier démembrement a été amené par le principe dirigeant de la politique russe, née des besoins et des appétits de la horde tartare, et tournée contre l'Occident par Pierre le Grand. La satisfaction de ces appétits a pour résultat l'envahissement, la destruction, la ruine.

Tant que la Pologne existait, la Russie était une puissance asiatique ne se rattachant à l'Europe ni par son origine, ni par ses mœurs, ni par sa position géographique ; entre elle et l'Occident, des bords de la Baltique aux rives de la Mer Noire, elle rencontrait devant elle la Pologne, avec son gouvernement électif, ses principes de liberté poussés à l'excès, la séparant immédiatement des deux puissances les plus engouées du droit divin, la Prusse et l'Autriche. Pour jouer un rôle en Europe, mêler ses intérêts aux siens, il fallait deux choses :

d'abord se faire accepter comme nation civilisée, et ensuite détruire la Pologne.

Pour atteindre le premier but, Pierre le Grand fit prendre à ses soldats l'uniforme allemand, et Catherine attira à sa cour des acteurs, des poètes et des philosophes. Ils devaient la sacrer impératrice civilisée et lui permettre d'accomplir un attentat inique, au nom de l'intérêt des nations.

Pour détruire la Pologne, la Russie n'était pas assez forte; il lui fallait des alliés pour l'aider matériellement et prendre leur part de complicité morale. L'Autriche et la Prusse, tentées par l'envie de partager la proie, acceptèrent.

Voilà les raisons brutales de ce crime de lèse-nation; il n'y en a pas d'autres. La Pologne pouvait être affaiblie par ses dissensions intestines, causées par l'élection des rois et soigneusement entretenues par la Russie, mais ce principe n'avait rien de dangereux pour les puissances voisines. Les trois souverains co-partageants ne pouvaient lui reprocher ni conquêtes faites à leurs dépens, ni dangers suscités à leur indépendance : l'Autriche, dont l'ingratitude est ancienne, lui devait son existence. Les peuples n'avaient pas à s'alarmer des principes de la Pologne; qui sait ce qui serait sorti de ces troubles intérieurs. La révolution française, avant de rayonner sur le monde, n'a-t-elle pas bouleversé la France? Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, tout enfantement est une douleur.

Les prétextes mis en avant pour justifier le partage ne supportent même pas l'examen. La seule raison, il faut la chercher dans la volonté de la Russie de se mêler, quand même, aux affaires de l'Occident.

Le premier démembrement accompli sans soulever une trop vive opposition, l'œuvre de mort était commencée et devait s'achever. La trahison s'en charge, et l'on voit, en 1791, une armée prussienne entrée en Pologne pour défendre la Diète contre les Russes, se tourner contre les alliés de la veille, les attaquer de concert avec les Moscovites, et procéder au second partage, que l'on essaie de légitimer par la comédie de légalité jouée à Grodno.

Peu après Kosciusko appelle la nation aux armes; il se fait le chef des paysans et succombe écrasé par les Russes, les Autrichiens et les Prussiens.

Dès lors, l'anéantissement de la Pologne, comme puissance, était un fait accompli, et les Russes, donnant la main à l'Autriche et à la Prusse, pouvaient s'attaquer à la France, représentant son principe contraire, le principe du progrès et de la civilisation.

Ce résumé, quelque rapide et incomplet qu'il soit, n'est-il pas la meilleure preuve de la nécessité de l'existence de la Pologne. Les vraies raisons de sa perte sont dirigées contre nous et nos principes; il ne faut pas être fort logicien ni grand politique pour en tirer une conclusion diamétralement opposée au fait accompli.

### VIII

L'anéantissement d'une grande nation et l'intervention de la Russie dans les intérêts des peuples occidentaux ont-ils contribué à la civilisation de la Russie?

Quelques-uns l'ont affirmé, beaucoup le croient. Abordons cette hypothèse.

La civilisation de la Russie est une de ces idées qui prennent jour on ne sait où, font le tour du monde, sont acceptées comme axiomes et ne peuvent même pas supporter l'examen.

La Russie est restée fermée à l'Europe jusqu'après la guerre de Crimée. Avant, on ne la connaissait que par de rares récits, systématiquement faits, pour la plupart, et par les gasconnades du tzar Nicolas. Elle jouait le rôle de croque-mitaine dans les discussions de peuples à rois; c'était l'épouvantail dont on menaçait les nations lorsqu'elles n'étaient pas sages et dociles, mais à quoi tout cela a-t-il abouti? Depuis la guerre de Crimée on la connaît un peu plus, et en revanche on la craint beaucoup moins. Sa force était factice, sa civilisation est une imitation mal faite et burlesque des formes employées dans l'Occident. Elle s'est agrandie en Europe et en Asie? Où sont les bienfaits dont elle a fait jouir les peuples que la trahison lui a livrés? Partout où elle a passé, le silence et le désert se sont faits! Les anciennes provinces suédoises réclament l'exécution de promesses mensongères et ne veulent pas de l'administration russe; si elles ont encore un reste de vie, c'est qu'elles ont pu conserver quelques

lambeaux de la civilisation antérieure. De la Pologne nous avons assez parlé. Les provinces du midi de l'empire où le sol est riche, le soleil fécond, sont désertes; pas de routes, pas de chemins de fer, pas de commerce; le vol et la concussion partout. Dans les provinces constituant la vraie patrie russe, qu'avons-nous? L'esclavage des serfs. Que l'on ne s'y trompe pas, si l'émancipation, dont on a fait tant de bruit, se maintient dans les limites tracées par le gouvernement, c'est un avortement ou une révolution. Nous y reviendrons plus loin. Ce gouvernement est si inhabile dans les œuvres de justice, que si par hasard une bonne pensée lui vient, il ne sait pas la mettre à exécution. A côté de l'esclavage, une noblesse corrompue, sans ressort moral, une administration sans nom, une police infâme, une religion asservie au gouvernement et sans dignité, l'arbitraire à tous les degrés et sous toutes les formes, voilà le bilan de la civilisation russe chez elle.

Au dehors, qu'a-t-elle produit? Par quoi s'est-elle fait connaître? Par quelle invention, par quel bienfait a-t-elle payé sa bien-venue à l'humanité? Quelle pensée généreuse a-t-elle affirmée? Esclave chez elle, elle a servi d'épouvantail aux nations qui voulaient être libres. Il serait temps cependant de se demander : Où va la Russie? ce qu'elle veut, quel est son but, à quel titre enfin elle est considérée comme nation européenne? Elle ne se gouverne chez elle que par le vol et la concussion; elle ne se soutient à l'étranger que par l'intrigue et le mensonge. Singulière civilisation, qui mérite bien que l'Europe s'incline et lui jette la Pologne en pâture.

Il est de mode de répéter que le tzar Alexandre est un grand homme, un homme juste, et qu'enfin la Russie est en marche vers le progrès. Que les intentions du tzar soient bonnes, nous ne le contestons pas; mais sur terre comme au ciel, les intentions ne sont des faits. Parce que les journaux ont annoncé des réformes, voilà encore une fois l'opinion trompée. La plus importante, la plus grande des réformes, l'affranchissement des paysans, n'existera qu'en partie; il a été manqué; il ruine la noblesse, lui ôte les paysans et les livre à l'administration, sans garantie contre ses concussions et son arbitraire. La justice est toujours la même, le vol à l'ordre du jour. On ne peut pas tout faire à la fois, mais en huit ans de règne on peut donner des garanties certaines pour l'avenir. Où sont-elles? Qui sont ceux que l'on châtie? Ce sont les hommes probes et intelligents, la jeunesse des écoles; l'honnêteté seule est passible de la déportation; le vol reste toujours impuni et triomphant. Apologistes quand même du gouvernement

russe, donnez donc les preuves sur lesquelles vous vous appuyez ; mais pas d'articles de journaux, des faits vrais ; il n'en est qu'un seul, c'est cette émancipation bâtarde qui a fait couler tant de sang et en fera couler bien davantage. Tous les errements du passé ont été conservés. Les crimes contre les personnes, la morale, la justice, la propriété, sont plus nombreux que jamais ! Ne parlez donc plus de la Russie civilisée.

Si au nom de la civilisation un peuple avait le droit d'en absorber un autre, l'Occident devrait favoriser l'envahissement de la Russie par la Pologne. Cette nationalité a été un moment à la tête de la civilisation ; ses mœurs sont douces et faciles, elle a contribué pour sa part au progrès des sciences et des arts. Si ses paysans ne sont pas propriétaires ou affranchis, la Russie en est cause, elle y a mis son *veto* au nom de sa civilisation, à la fin du dix-huitième siècle. La dernière diète avait admis le principe d'émancipation, alors que le gouvernement russe distribuait à ses favoris les derniers paysans libres de son territoire. Les Russes, maîtres de la Pologne, ont détruit les écoles, volé les musées, massacré les habitants, cherché à anéantir tous les principes d'honneur et de loyauté, qu'ils baptisent du nom de chimère française. Voilà les bienfaits de la civilisation russe ; ce n'est point de l'histoire ancienne.

## IX

Nous avons à examiner à un dernier point de vue la question polonaise, au point de vue de la paix de l'Europe, d'une paix durable et solide.

Un des plus grands problèmes posé aux cabinets occidentaux, c'est le problème de la question orientale. On n'ose l'attaquer de front, on redoute le moment où elle se posera d'elle-même, on espère tout des circonstances. Mais par qui cette question a-t-elle été soulevée et embrouillée ? Par la Russie.

Nous ne venons point ici faire l'apologie de la Turquie. La religion de cet empire lui est fatale, elle le condamne à l'immobilité, alors que tous les peuples européens marchent d'un pas plus ou moins rapide vers le progrès. Les croyants pensent faire une œuvre pie en persécutant les chrétiens, et il est du devoir de l'Europe de soutenir et de protéger les peuples placés sous la domination turque et pratiquant la même religion que nous. Mais ce droit n'appartient pas à la Russie, elle persécute chez elle les catholiques romains, les grecs unis et la plupart des sectes orthodoxes. Ses ordres de conversions forcées, de bastonnade, d'exil des récalcitrants, ne sont point publiés dans la gazette officielle : tout se passe en famille, et le but est atteint si l'Europe ignore ces attentats sans nom. Pourquoi accorder au gouvernement russe l'autorisation de parler au nom d'une religion à laquelle tous ses actes donnent les plus cruels démentis ?

Dans le Liban ont lieu des scènes de meurtre et de carnage. L'indignation de l'Europe est grande ; tous les gouvernements, la Russie en tête, envoient des notes diplomatiques, la France des soldats ; on a bien fait. Mais pourquoi ce qui est crime en Turquie ne l'est-il pas en Russie. Les Polonais aussi sont d'une nationalité et d'une religion différente de celle des Russes, et quand ces derniers les massacrent, on se tait, certains journaux lancent l'anathème. Pourquoi donc avoir deux poids et deux mesures ? Défendez les chrétiens du Liban, mais ne laissez pas massacrer les Polonais. Tous ceux qui souffrent ont droit à nos sympathies, mais il est bon genre en France de maudire le Sultan et d'acclamer le Tzar.

Dans cette question d'Orient, la Russie n'a qu'un but, la conquête. Tant qu'elle suivra les errements du passé, elle sera une cause de trouble pour l'Europe ; ses larmes sur le sort des chrétiens de la Porte ne sont que de l'hypocrisie, car elle a toujours manifesté le plus souverain mépris pour les vies humaines. Tant qu'elle se mêlera de cette question, elle sera insoluble ; ôter les provinces chrétiennes à la Turquie pour les donner à la Russie, l'Europe ne veut point le permettre. La guerre de Crimée en fait foi ; d'ailleurs, permettre à la Russie de s'occuper de cette question à titre de grande puissance européenne, est un non sens. Elle peut bien être une grande puissance asiatique, mais il n'y a rien de commun entre les principes ouvertement professés par la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et le fouet des Russes.

Chaque fois que la question d'Orient devient plus grave, qu'un symptôme nouveau se manifeste, on est sûr de voir apparaître la Russie ; l'agonie du malade dure trop longtemps à son gré, elle voudrait hâter

ses progrès vers la mort. Elle trouve qu'elle n'est pas assez grande, qu'elle ne fait pas assez de malheureux chez elle, et au lieu de panser les plaies horribles de son intérieur, elle veut donner des leçons d'humanité à la Turquie. La main de la Russie est partout dans cette grave question; supposons-la à l'écart, il nous semble que la difficulté se simplifie.

L'Autriche, l'Angleterre et la France restent en présence. L'Autriche offre bien quelques dangers; sa politique est envahissante, et les peuples soumis à sa domination ne jouissent pas précisément d'un bonheur sans mélange; mais enfin si l'Autriche est seule à vouloir s'agrandir en Orient, la France et l'Angleterre peuvent en avoir facilement raison en maintenant strictement le principe de non-intervention. L'Autriche, à tout considérer, si son gouvernement n'est pas de première qualité, règne du moins sur des peuples civilisés pour qui les grands principes européens ne sont pas lettre clause; depuis quelques années, à regret peut-être, elle a inauguré un système constitutionnel, et il est bien difficile d'enlever aux peuples ce qu'une fois on leur a donné. Si elle voulait se lancer dans des entreprises par trop aventureuses, elle trouverait probablement chez elle un modérateur suffisant pour ramener son ambition à des vues plus modestes: mais la Russie n'en est pas encore là.

Quant à la France et à l'Angleterre, la lutte qu'elles soutiennent en Orient est surtout une lutte d'influence; c'est par les services rendus et la manière de les faire valoir qu'elles entendent se vaincre.

Si le Sultan doit tomber, pourquoi ne ferait-on pas une ou plusieurs Confédérations des peuples délivrés du joug turc? Est-il besoin de les replacer sous un nouveau dominateur, dont il faudra plus tard les délivrer de nouveau? Que le passé nous serve de leçon. Laissons les peuples se gouverner eux-mêmes, leur affranchissement coûte trop cher.

Il faut donc écarter la Russie. Le meilleur moyen de la forcer à abandonner la proie qu'elle convoite vers le Bosphore, n'est-ce pas le rétablissement de la Pologne? En permettant à cette nationalité de se reconstruire, du même coup on répare une des plus graves iniquités du temps passé, et l'on met entre elle et l'Orient une puissante barrière qu'il lui sera impossible de franchir.

Le rétablissement de la Pologne aurait bien aussi son importance à l'Est de l'Europe. D'abord il rompt immédiatement la Sainte-Alliance, que l'on disait morte, et qui semble renaître, en partie du moins, à la première occasion. Tant que certains rois voudront tenir leur cou-

ronne de Dieu seulement, les peuples devront se méfier : ce qui se passe aujourd'hui en Prusse le prouve assez. On ne peut refuser la civilisation et une grande intelligence aux Allemands; cependant, ils ne paraissent pas disposés, tout en voulant la liberté et l'unité chez eux, à la souffrir chez les autres. La Pologne rétablie donne un renfort puissant à tous ceux qui luttent en faveur d'un généreux principe. Si elle eût existé, l'Italie serait libre, nous n'aurions pas eu à nous arrêter en chemin, menacés par la Prusse, renforcée de l'Allemagne.

A chaque question que nous nous sommes posé, même réponse. Au nom de la justice, de l'humanité, de l'histoire, de la civilisation et des vrais intérêts de l'Europe, la Pologne doit être rétablie.

Il nous reste à examiner si le moment est favorable, et quelles sont les difficultés de l'entreprise.

X

Nous avons dit les causes déterminantes des manifestations pacifiques commencées à Varsovie et s'étendant peu à peu à toutes les anciennes provinces polonaises. Ce mouvement prolongé apportait à l'Europe la preuve irrécusable de l'énergique volonté d'une nation à revendiquer son indépendance, il montrait en même temps l'accord unanime de toutes les classes, et faisait disparaître une des raisons les plus graves de l'insuccès des insurrections précédentes. Les Russes ont bien compris ce danger nouveau, soit lorsqu'ils se sont opposés aux vœux des propriétaires relativement au sort des paysans, soit lorsqu'ils se sont empressés d'accorder certains droits aux juifs, droits opiniâtrement refusés jusqu'alors. Mais ce qui indique mieux que tous les raisonnements la vérité de ces assertions, c'est l'empressement des dépêches à constater ou à affirmer la non-participation absolue des paysans au mouvement national. Les Russes les ont accusés de livrer les insurgés, en même temps qu'ils niaient l'importance de la révolte,

l'attribuant à l'insubordination de quelques réfractaires. Ils ont déclaré que les juifs se tenaient complètement à l'écart, et comme résultat final de toutes ces allégations, ils ont reconnu la persistance du mouvement, son extension et son universalité par le massacre sans distinction de tous les individus qui leur tombent sous la main. La vérité est celle-ci : les Polonais, après avoir pacifiquement protesté, attendaient le moment peu éloigné favorable à la revendication de leur nationalité. Grâce au système sauvage de recrutement, le mouvement a éclaté plus tôt qu'on ne le pensait. Il n'est point étonnant, alors, que les premiers jours, une poignée de jeunes gens échappés la nuit de leur domicile, poursuivis par les soldats russes, sans armes, ait paru abandonnés de tous. Mais la lutte se généralise, toutes les classes y prennent part, l'accord est parfait. La seule chose importante, c'est que l'insurrection puisse gagner du temps et soit laissée seule en face de la Russie.

Comme accord unanime entre toutes les classes, le moment est donc bien choisi.

La faiblesse actuelle de la Russie et les événements graves qui peuvent d'un jour à l'autre éclater chez elle, rendent l'époque actuelle extrêmement propice.

Le malheur du règne d'Alexandre II est d'avoir voulu faire le bien dans des conditions impossibles. La cause unique de l'effroyable gouvernement dont souffrent les Russes doit être cherchée dans l'autocratie des tzars. Pour que la volonté d'un seul pût prévaloir sans contrôle, l'abrutissement et l'esclavage devaient exister pour tous. C'est ce qui est arrivé. Aucun Russe n'est resté libre, le servage variant dans sa forme existait au fond aussi bien pour le noble que pour le moujik. Pour réformer cet état de choses, il fallait faire disparaître la cause, l'effet aurait suivi; au lieu de s'attacher à des réformes de détail, on devait commencer par mettre bas le principe mauvais, et donner immédiatement une Constitution, avec une Assemblée chargée de réformer elle-même les abus. C'était là le gage certain et irrécusable du changement de voie. On ne l'a pas fait. On a voulu détruire le passé à l'aide des éléments qui l'avaient créé, aussi on a échoué.

De toutes les réformes annoncées depuis huit ans, une seule est arrivée à un résultat, c'est l'émancipation des paysans.

Cette question importante, au lieu d'être confiée aux soins de ceux qu'elle intéressait, a été mise entre les mains de fonctionnaires opposés à toute réforme, à tout changement dans les abus dont ils vivent. Ils ont commencé par ôter la parole à la presse et aux propriétaires,

et ont voulu escamoter l'émancipation elle-même. Sa Majesté Alexandre a maintenu sa volonté. La Commission, après quatre ans d'études, a mis au monde un projet dont le résultat a mécontenté tout le monde, propriétaires et serfs. Le premier effet de la publication de cet ukase, attendu avec tant d'impatience, a été de faire verser le sang. Les paysans ont refusé d'y croire; obligés par la force de s'y conformer, ils ont consenti à attendre en silence la fin de l'époque transitoire, sans vouloir, sauf quelques exceptions, contracter aucun des engagements prescrits par la nouvelle loi. Que feront-ils? Ils ont la force brutale pour eux, et sont d'une ignorance impossible à dire: de plus, ils sont convaincus d'être libres et propriétaires; s'il en est autrement, c'est que l'ukase a été faussé par les fonctionnaires et leurs anciens maîtres; la conclusion n'est malheureusement pas difficile à tirer.

Sans abroger aucune des lois du passé, par la seule volonté du Tzar, les Russes, pendant les trois ou quatre premières années du règne, ont joui d'un peu de liberté. Jeunes et vieux en ont profité pour poser toutes les questions sociales, se livrer à toutes les espérances de l'avenir. Mais le vieux parti russe, les mêmes fonctionnaires qui avaient servi d'instruments aveugles à l'empereur Nicolas, avaient été laissé au pouvoir et veillaient. Aussi peu à peu le passé renaît, on retire une à une chacune des libertés tacites laissées aux esprits. L'Empereur est circonvenu, la répression commence, les prisons se remplissent, la Sibérie reçoit de nouveaux contingents, la presse est muselée, aucune réforme ne se fait. Le passé reparait complet, moins une chose cependant, moins la résignation à cet ancien ordre de choses. De publique la presse est devenue clandestine; des milliers d'écrits, soulevant tous les problèmes sociaux, entretiennent dans le pays une fermentation inouïe; tout le monde veut la fin de ce régime renouvelé de Nicolas, et se prépare à la lutte. Une des premières idées affirmée par les partisans de l'avenir, a été le rétablissement de la Pologne. Ils ont compris qu'ils ne pouvaient avoir la liberté chez eux et la ravir aux autres, et l'insurrection actuelle compte beaucoup de partisans même en Russie.

A toutes ces idées sociales surgissant chaque jour, se mêlent de vieilles rancunes religieuses. Le gouvernement russe a persécuté chez lui toutes les sectes dissidentes de la religion orthodoxe; les paysans surtout ont été victimes de cette intolérance religieuse. Ces sectes sont fort nombreuses; il y en a d'inoffensives, de sauvages, de dangereuses au gouvernement. Une entre autres mêle la politique à la religion; elle est fort nombreuse, elle compte près de neuf millions de sectaires,

c'est celle des vieux croyants. La dissidence en principe était peu de chose, elle portait sur la traduction des livres saints; persécutée elle s'est donnée une administration occulte et un chef suprême, qui, pour être plus libre, a fixé sa résidence en dehors de la Russie sur la frontière. Cette secte, dont les membres sont plus riches, plus intelligents que les autres paysans, a pris une part active dans toutes les révoltes de Moujiks. Est-il à supposer qu'elle gardera la neutralité dans le conflit qui se prépare?

En dehors de ces idées sociales et religieuses, il en est d'analogues à celles pour lesquelles la Pologne se soulève. Le gouvernement russe n'a jamais dérogé à son système d'oppression. S'il a détruit les libertés de la Pologne, il n'a pas respecté davantage celles des anciennes provinces suédoises. Celles-ci réclament jusqu'ici pacifiquement l'accomplissement des promesses faites par tous les Tzars et jamais exécutées; mais si un mouvement éclate, resteront-elles fidèles? Il n'est pas jusqu'à la Sibérie dont on ne commence à se préoccuper; savoir ce qui s'y passe est impossible; mais serait-il étonnant qu'il s'y produisit de sérieuses idées de liberté? Pendant plusieurs siècles la Russie a déporté dans ces froids déserts tout ce qu'elle avait de noble, d'intelligent, pourquoi la population sibérienne ne serait-elle pas aujourd'hui une population d'élite?

Au milieu de cette fermentation des esprits, le commerce n'a fait que languir; il est nul en Pologne depuis plus de trois ans, dans les autres provinces de l'empire il n'est guère plus prospère. Les fortunes particulières s'engloutissent dans des catastrophes. La fortune publique s'amointrit. Les finances sont obérées, les établissements de crédit ont disparu. Les compagnies financières et industrielles ont dû tomber devant des entraves apportées par des lois surannées et le mauvais vouloir des hommes officiels. Les chemins de fer ont été abandonnés, les routes n'existent pas, la navigation est nulle, la concussion et le vol se reproduisent en tout et partout.

Voilà le bilan des réformes opérées dans l'Empire russe. Personne ne nie la bonne volonté de l'empereur Alexandre, mais il n'a pas persévéré et il s'est rejeté vers le passé.

Au milieu de ce chaos il est difficile de croire encore à la force et à la puissance de l'Empire russe. En présence d'un pareil état de choses on ne peut nier l'opportunité du mouvement polonais.

Resterait à examiner l'alliance possible, mais peu probable, entre les trois puissances du Nord.

Si les trente dernières années n'avaient singulièrement modifié les

idées européennes, nul doute que la sainte-alliance ne fût déjà reformée, probablement même elle n'aurait jamais été rompue. Mais heureusement il n'en est plus ainsi. Au seul bruit d'une convention passée entre la Prusse et la Russie, l'opinion s'émeut et devance l'action diplomatique. Malgré la lenteur caractéristique des esprits allemands, il est peu probable qu'en face d'une chambre hostile deux fois nommée par la nation, le roi Guillaume puisse passer outre, et violer sans danger pour lui les droits des peuples et la volonté du sien.

L'Autriche, on le sait, est devenue constitutionnelle ; il n'y a pas longtemps, c'est vrai, mais enfin il faut lui tenir compte de ce changement. Cependant ce ne serait pas une raison suffisante pour être persuadé de son abstention dans la querelle des Russes et des Polonais, s'il n'existait pas d'autres raisons plausibles de sa neutralité. Mais elle a tout à gagner à l'affaiblissement de la Russie et à sa non-coopération à une alliance plus ou moins éventuelle entre la Russie et la Prusse ; d'abord l'augmentation de son influence sur les peuples allemands, ensuite, que la Russie soit écartée ou non de l'Orient, la France et l'Angleterre domineront toujours la position ; ce n'est donc pas en secondant la Russie qu'elle pourra espérer s'agrandir de ce côté-là, quoique, nous devons le dire, rien ne soit encore certain dans ce sens. Enfin l'Autriche gouverne des peuples d'origines diverses, dont tous sont loin de lui être attachés ; reformer la Sainte-Alliance serait avertir la France que tant que les trois puissances du Nord n'auront pas été suffisamment affaiblies, elle n'est pas en sûreté, et s'il fallait en venir à une guerre générale pour en finir une dernière fois avec toutes les mauvaises traditions du passé, l'avantage ne serait peut-être pas assuré aux gouvernements contre les peuples. Il peut donc y avoir plus ou moins de bonne volonté pour les Polonais, mais il est difficile de croire que les choses puissent aller jusqu'à une intervention armée des puissances allemandes et par suite à une guerre générale.

La querelle restera donc entre la Russie d'un côté et la Pologne de l'autre, soutenue par le droit des gens et l'opinion publique européenne.

Ainsi de ces quelques pages, il résulte que le rétablissement de la Pologne est un acte de juste réparation, approuvé par toutes les nations civilisées, utile à la dignité de l'Europe, nécessaire à son repos, favorable au peuple russe lui-même.

Les gouvernements de la Prusse et de l'Autriche respectant le prin-

cipe de non-intervention, les difficultés sont singulièrement diminuées en face de la Russie, seule et travaillée à l'intérieur par les commencements d'une révolution sociale.

Nous avons voulu prouver la nécessité et la possibilité de la résurrection de cette nationalité ; c'est à l'Angleterre et à la France à employer les moyens qu'elles jugeront convenables.

FIN.



que de nos jours, les difficultés sont singulièrement multipliées  
 au lieu de la base, seule et travestie à l'origine par les comités  
 d'une révolution sociale.  
 Dans une autre œuvre, le dévouement et la possibilité de la révo-  
 lution de cette nation, c'est à l'origine et à la France à  
 employer les moyens les plus convenables.



EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL.

<b>Le Mexique et l'Intervention.</b> Brochure grand in-8.....	9
<b>La Médecine navale. — Urgence d'une réorganisation,</b> par A. MALESPINE. In-8.....	1
<b>Sixième ans de Guerre,</b> par MARY LAFON. 1 beau volume grand in-18.....	2
<b>Naples et le Piémont.</b> Grand in-8.....	1
<b>Napoléon III et le Clergé,</b> par HIPPOLYTE CASTILLE. Grand in-8.....	1
<b>Napoléon III, la Pologne et Alfred I<sup>er</sup> d'Angleterre.</b> Broch. grand in-8.....	1
<b>La Nationalité Polonaise devant l'histoire,</b> par PAUL DE SAINT-VINCENT. Brochure grand in-8.....	3
<b>Neuro-ma. — La Paix au lieu de la Guerre. — Aux Italiens ses ancêtres</b> J. PHILIPPE-AUGUSTE BARBERIN..... Brochure grand in-8.....	7
<b>Le nouveau Pape,</b> par J.-M. CAYLA. Brochure grand in-8.....	1
<b>Le nouveau Royaume des Papes</b> (solution de la question romaine), par un négociant catholique. Brochure grand in-8.....	1
<b>La Nouvelle Carte d'Europe,</b> par EDMOND ABOUT. Broch. in-8.....	1
<b>Note à l'Empereur sur la Brochure du duc d'Anjou.</b> In-8.....	50
<b>La Papauté et l'Adressé,</b> par AMÉDÉE DE CESENA. Brochure grand in-8.....	1
<b>La Papauté selon la Foi et selon la Raison,</b> par A. JUGAND. Grand in-8.....	1
<b>Le Pape à Venise. — Double Solution.</b> Brochure in-8.....	50
<b>Le Pape et ses Défenseurs,</b> par HENRI BIGNON. Brochure grand in-8.....	50
<b>Le Pape et la Politique,</b> par la Comtesse MARIE MONTEMBERTI. In-8.....	50
<b>Le Pape et le Czar,</b> par M. LAURENTIE. Brochure grand in-8.....	1
<b>Pape et Pologne,</b> par J.-M. CAYLA. Brochure grand in-8.....	1
<b>La parole est au Clergé.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>Un Catholique au Père Passaglia.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>Parlement Italien. — Motion d'enquête de M. le duc de Maddaloni,</b> député napolitain. Brochure grand in-8.....	1
<b>Du Passé et de l'Avenir de l'Europe.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>Le Passé et l'Avenir du Parti Orléaniste.</b> Brochure in-8.....	1
<b>Le Peuple français à l'Empereur.</b> Brochure in-8.....	50
<b>Pétition au sénat sur la détresse cotonnière,</b> par A.-S. MENIER. Br. in-8.....	1
<b>Plus de Couvents!</b> par J.-M. CAYLA. Brochure grand in-8.....	1
<b>Plus de Pape-Roi,</b> par J.-M. CAYLA. Brochure grand in-8.....	1
<b>Plus de Question Romaine. — Appel au Conclve National,</b> par J.-M. CAYLA. Brochure grand in-8.....	1
<b>La Politique et le Droit Chrétien,</b> par MASSIMO D'AZEGLIO. 1 vol. in-8.....	3
<b>Politique française et Question Italienne,</b> par M. PIETRI. Broch. gr. in-8.....	1
<b>La Politique du Second Empire.</b> Brochure in-8.....	1
<b>La Pologne et son droit,</b> par J. VILBERT. Brochure grand in-8.....	1
<b>La Pologne ne périra pas.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>Pourquoi la Question Romaine ne suit pas,</b> par A. DE RICHCOUR. In-8.....	1
<b>Question de Rome et de l'Italie. — Discours prononcé au Sénat,</b> dans la séance du 28 février 1862, par M. LE VICOMTE DE LA GUERONNIÈRE. Broch. in-8.....	1
<b>La Presse.</b> Discours prononcé au Sénat, dans la séance du 21 février 1862, par M. le marquis de LA ROCHEJAQUELEIN. Brochure grand in-8.....	1
<b>Projet de solution de la question romaine,</b> par l'abbé MICHON.....	1
<b>La Prusse en 1860,</b> par EDMOND ABOUT. Grand in-8.....	1
<b>Question Italienne. — Discours prononcé par S. Exc. M. BILLAULT,</b> ministre sans portefeuille. (Extrait du <i>Moniteur</i> ). Brochure grand in-8.....	1
<b>Question mexicaine. — Enquête et Sentence Judiciaire, sur la plainte de M. de Saligny,</b> ministre de France au Mexique. Brochure grand in-8.....	1
<b>Que demande la Pologne.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>La Reconnaissance du Sud,</b> par A. GRANDGUILLON. Brochure grand in-8.....	1
<b>Réponse à M. Guizot.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>Réponse au poème les Muses d'État,</b> par M. V. de Laprade, de l'Académie française. Brochure grand in-8.....	50
<b>Rome et la Méditerranée,</b> par ALEXANDRE BONNEAU. Brochure grand in-8.....	1
<b>Rome et les Concessions,</b> par M. DE LAROCHEFOUCAULD, duc de Doudeauville. Brochure grand in-8.....	1
<b>Rome et les Evêques de France.</b> Broch. gr. in-8.....	1
<b>Rome et le Pape,</b> par M. LAURENTIE. Brochure grand in-8.....	1
<b>Rome et le Vatican.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>La Russie sous Alexandre II. — Lettre à la Revue des Deux-Mondes,</b> par ALEXANDRE JOMINI. Brochure grand in-8.....	1
<b>La Situation financière en 1863,</b> par M. CASIMIR PÉRIER. Broch. grand in-8.....	1
<b>Que ferons-nous à Mexico?</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>La Souveraineté du Pape et l'Unité Italienne.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>Théorie de l'Impôt de M. Proudhon,</b> par PROSPER BOIXE. Brochure gr. in-8.....	1
<b>Tout Chemin mène à Rome. — Pesth, Varsovie, Rome.</b> Brochure in-8.....	1
<b>Le Tocsin de la Pologne.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>Les Tuilleries et le Vatican.</b> Brochure grand in-8.....	1
<b>Un Pape. Solution et conclusion,</b> par J.-M. CAYLA. Broch. gr. in-8.....	1
<b>Triboulet à Napoléon III,</b> par BARRILLOT.....	1
<b>Les Turcs et la Civilisation,</b> par ALEXANDRE BONNEAU. Brochure grand in-8.....	1
<b>Les Turcs et les Nationalités,</b> par ALEXANDRE BONNEAU. Brochure grand in-8.....	1
<b>L'Unité de l'Italie est-elle un danger pour la France?</b> par M. le marquis de LA ROCHEJAQUELEIN. Brochure grand in-8.....	1
<b>L'Unité Italienne,</b> par M. le comte DU HAMEL, député au Corps législatif, directeur politique de l' <i>Echo de la Presse</i> . Brochure grand in-8.....	1
<b>La Vérité sur les États confédérés d'Amérique,</b> par EDWIN DE LÉON, agent diplomatique et consul-général des États-Unis pour l'Égypte et ses dépendances. Brochure grand in-8.....	1

**EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR, PALAIS ROYAL**

Réponse à R. Prévost-Paradol. — Défense du fils de Gliboyer. In-8.	1
Appel de la Pologne à l'Autriche et à la France, par JOSEPH TANSKI. In-8.	1 »
Aperçu sur les Evénements de Varsovie en 1861 et 1862, par VICTOR BLANC, témoin oculaire. Brochure grand in-8.	1 »
L'Art et la Démocratie, par L. DÉRIVE. Brochure grand in-8.	1 »
L'Autriche et les conditions de la Propriété en Vénétie, par un Vénitien. Brochure grand in-8.	1 »
L'Insurrection Polonoise, par M. le comte de MONTALEMBERT. Brochure in-8.	1 »
L'Angleterre, l'Autriche et les Entrevues de Compiègne. Brochure in-8.	1 »
De l'Autorité des Faits accomplis, par M. ARMAND-LOUIS MENARD.	50
L'Autriche en Vénétie. Grand in-8.	1 »
La Banque de France. Grand in-8.	50
La Brochure du duc d'Aumale. Brochure grand in-8.	50
Le Baron Bicasoli et la Question romaine. Brochure grand in-8.	1 »
La Brochure anonyme. Brochure in-8.	1 »
Le Budget de 1862, par AUGUSTE VITU. Brochure grand in-8.	1 »
Le Budget de 1863. Brochure grand in-8.	1 »
Canoniers à vos pièces! par ALFRED ASSOLANT. Brochure grand in-8.	1 »
La Capitale de l'Italie, par FRANÇOIS POTIER. Brochure grand in-8.	1 »
Caprera et les Loisirs de Garibaldi, par EMILE MAISON. Brochure in-8.	1 »
Cavour. Brochure grand in-8.	1 »
Le Cheval de Rome, par le comte CHARLES ALFIERI. Brochure grand in-8.	1 »
D'une Cinquième Chambre à la Cour Impériale de Paris. Brochure in-8.	1 »
De la Mission des Hautes Classes dans la Société moderne, par ROBERT TANCRÈDE DE HAUTEVILLE. Brochure grand in-8.	1 »
Ces Coquins d'Agents de Change, par EDMOND ABOUT. Brochure in-8.	1 »
Le 80 du Clergé. Brochure grand in-8.	1 »
Compiègne et les échos de Berlin. Brochure grand in-8.	1 »
Un Concordat, par PRUDENT BARRUÉ. Brochure grand in-8.	1 »
Confiance, par GUSTAVE LAZARD. Brochure grand in-8.	1 »
La Conspiration cléricale, par J.-M. CAYLA. Brochure grand in-8.	1 »
Coup d'œil sur la Grèce, par un Philhellène.	1 »
Un Défenseur de Gauche. Brochure grand in-8 avec portrait.	2 »
Le Denier de saint Pierre, par CHARLES HABENECK. In-8.	1 »
Les derniers Jours de l'Empire Ottoman, par le capitaine MAGNAN. In-8.	1 »
Deux Mots sur l'Autriche et François-Joseph. Brochure in-8.	1 »
Discours prononcés par S. A. I. le Prince NAPOLEON, dans la délibération des paragraphes sur le projet d'adresse, séances des 22, 25 février et 1 <sup>er</sup> mars 1862. In-8.	2 »
Le Duc d'Aumale devant l'Armée. Brochure grand in-8.	50
Etude sur la Révolution aux Etats-Unis, par le comte de SAYVE. Brochure grand in-8.	1 »
De la Liberté et de la Révolution en Italie, par le comte de SAYVE. Brochure grand in-8.	1 »
L'Eglise et les Nationalités. Brochure grand in-8.	1 »
L'Empereur et Rome, par J. DU CASTENA. Brochure in-8.	1 »
L'Empereur Napoléon III et l'Italie. Grand in-8.	1 »
L'Empire et la Révolution. Brochure grand in-8.	1 »
Essai sur le passé du Régime Impérial et sur son avenir constitutionnel, par M. LUCAS DE MONTIGNY. Brochure grand in-8.	1 »
Etat actuel du Royaume des Deux-Siciles, par PIERRE C. ULLOA, marquis de Favale et Rotondella. Brochure grand in-8.	1 »
Le fils de Gliboyer, par HENRY DE VANSAY. Brochure grand in-8.	50
La France et le Pape, réponse à M. le comte de Montalembert. In-8.	1 »
Une Fusion légitimiste, orléaniste et républicaine, par E. D'ALTON-SHÉE. Brochure grand in-8.	1 »
Garibaldi et Cavour, par le comte NAPOLEON DE LAURISTON. In-8.	1 »
Le grand Duc Constantin, le marquis Wielopolski et les Polonais. In-8.	1 »
Les Grecs et le Roi Othon. Broch. in-8.	1 »
La Guerre civile aux Etats-Unis. — Impuissance du Nord. — L'indépendance du Sud inévitable. Brochure grand in-8.	1 »
Un Héron, par M. DE LA ROCHEFOUCAULD. Broch. gr. in-8.	50
La Hongrie en face de l'Autriche, par J.-E. HORN. Brochure gr. in-8.	1 »
La Hongrie et la Crise Européenne, par J.-E. HORN. Brochure in-8.	1 »
Il est temps encore. Brochure grand in-8.	1 »
L'Impératrice Eugénie et le Temple. Brochure grand in-8.	1 »
De l'indépendance du Saint-Empire, du temporel et du spirituel, par M. DE LA ROCHEFOUCAULD (duc de Doudeauville). Brochure grand in-8.	5
Les Intérêts français et européens à Santo-Domingo, par ALEXANDRE BONNEAU. Brochure grand in-8.	1 »
De l'Italie à l'origine de la France, par le capitaine MAGNAN. Broch. gr. in-8.	1 »
L'Italie d'aujourd'hui, par M. ALBERT BR. In-8.	1 »
L'Italie et la Question Romaine, par M. le chevalier BONCOMPAGNI, député au Parlement italien. Brochure grand in-8.	1 »
L'Italie et les Institutions constitutionnelles. Brochure grand in-8.	1 »
Lettre d'une femme aux Ouvriers Typographes, par Madame OLIVIA DE ROCOURT, auteur du projet de la Société mère protectrice de la Femme. In-8.	1 »
Lettre d'une Merleite à M. Edmond Texier. Brochure grand in-8.	1 »
La Liberté du Commerce. — Les Courtiers, par ALPHONSE LAFOND. In-8.	1 »
Lettre sur l'histoire d'Italie à Mgr le duc d'Aumale, par un annexé.	1 »
Lettre d'un Champenois sur le Budget de 1863. Brochure grand in-8.	1 »